

Michel Guyot de Merville

## **Le Consentement Forcé, Comedie En Un Acte, En Prose**

Vienne En Autriche: Chez Jean Pierre Van Ghelen, MDCCLII.

**<http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1689311959>**

Druck Freier  Zugang



2.

N 5619.

Michel Guyot de Merville étoit né à Versailles peu de chose de sa vie privée, jusqu'au tems où il vint aux Comédiens François, qui les refusèrent à l'insolence ordinaire. Le jeune Merville en fut très-qui-relus qu'il eut avec plusieurs gens de lettres qui le dégoutèrent du théâtre et peut-être voyagea et vint en Suisse vers 1750. Il y apprit en partie par sa mauvaise fortune. Il ne recut par l'interruption des fonctions des cours de jeu traversé et lui avoient ôté ses ressources: une femme l'abusa de sa confiance. Il avoit une femme d'ailleurs, dont l'état malheureux augmentoit, donna lieu à sa Comédie du Consentement, sans répandre des larmes. Il scut que ch. de M. étoit auprès de Genève. Il s'étoit brouillé avec lui. L'abbé de Beauvef et l'abbé Desfontaines lui avoient écrit pour se reconcilier et lui adressa des vers. Ils furent sans effet. M. de Merville ne se rebuta pas, il alla rendre visite à M. de Voltaire, qui le recut froidement. Voyant qu'il n'y avoit aucune ressource de ce côté, il revint à Genève, mit ordre à ses affaires, fit le bilan de ses dettes et de ses meubles. L'un compensoit et acquittoit l'autre. Il mit ce bilan sur sa table, sortit de la maison le 13 Mai 1755, ne porta qu'une mauvaise capote, et après quelques autres dispositions le bruit a couru qu'il s'étoit noyé. Quelques gens ont abusé, qu'il s'étoit retiré dans un couvent au pays de Gex. On a vendu ses effets, comme il avoit ordonné, et ses dettes ont été acquittées. Il avoit fait une critique des Oeuvres de M. de Voltaire; un autre ouvrage qu'il appelloit les Epîtres d'Horace, et les Villies de Venus. Ces trois morceaux ne sont point dans ses Oeuvres.

LBN 0649

LE  
CONSENTEMENT  
FORCÉ,  
COMEDIE  
EN UN ACTE, EN PROSE.

Par Monsieur

GUYOT DE MERVILLE.



VIENNE EN AUTRICHE,

Chez JEAN PIERRE VAN GHELEN, Imprimeur de  
la Cour de sa Majesté Imperiale & Royale.

---

M D C C L I I .

14334



ACTEURS.

ORGON.

CLÉANTE, Fils d'Orgon.

CLARICE, Femme de Cléante.

LISIMON, Ami d'Orgon & de  
Cléante.

TOINETTE, Suivante de Clarice.

*La Scene est à Auteuil.*



Universitäts-  
Bibliothek  
Rostock



LE  
CONSENTEMENT  
FORCÉ,

---

SCENE PREMIERE.  
*LISIMON, CLEANTE.*

LISIMON.

**L**A joye que j'ai de vous voir, Cléante, m'est d'autant plus sensible, que je ne m'y attendois pas. Quoi! vous quittez Paris, dans le tems que les plaisirs y regnent?

CLEANTE.

On n'est pas toujours dans les mêmes dispositions, mon cher Lisimon. On change à tout âge; & ces plaisirs, autrefois si flatteurs pour moi, ne me touchent plus.

LISIMON.

Ce que vous me dites-là, est-il bien sincere?

CLEANTE.

Rien n'est plus vrai, je vous assure.

A 2

LI.

LISIMON.

J'applaudis de bon-cœur à de si beaux sentimens, & je m'en réjouis pour l'amour de vous. La seule chose qui me fâche, c'est que vous ayez choisi une saison si peu favorable pour amusemens de la campagne. Auteuil est fort joli en été; mais il ne peut être agreable en hyver qu'à une espece de Misantrope comme moi.

CLEANTE.

Il n'est pas en mon pouvoir de mieux prendre mon tems. Car (& c'est ce qui me fait de la peine) ma visite est intéressée.

LISIMON.

Je puis vous rendre quelque service, mon cher Cléante?

CLEANTE.

Un service de la dernière importance,

LISIMON.

Voilà pour moi un surcroît de plaisir.

CLEANTE.

Je vous demande pardon de la liberté que j'ai prise; mais j'ai amené une personne avec moi.

LISIMON.

Votre excuse m'offense. Quel que soit celui pour qui vous vous intéressez, il est digne de mon estime, dès qu'il merite la vôtre. Mais où est donc cet ami? Pourquoi n'entre-t-il pas?

CLEANTE.

Un moment, je vous prie. Vous allez être étonné. C'est une Dame que je vous amène.

L I.

LISIMON.

Une Dame!

CLEANTE.

Vous ne ferez pas fâché de la connoître.

LISIMON.

Voilà donc comme vous êtes changé?

CLEANTE.

C'est la plus grande preuve que j'en puisse donner.

LISIMON.

Effectivement, c'en est une fort belle, qu'une nouvelle amourette!

CLEANTE.

Le terme est trop foible. C'est un véritable amour, un amour pur & solide, puisqu'il est fondé sur l'estime & sur la raison.

LISIMON.

Stile ordinaire des Amans.

CLEANTE.

Rien ne pourra jamais me détacher d'elle.

LISIMON.

Ce n'est pas la première fois que vous tenez ce langage.

CLEANTE.

Si vous connoissiez Clarice; si vous sçaviez combien elle a de mérite. . . . .

LISIMON.

Bon! Ne sçais-je pas de quel œil un Amant voit

6 *Le Consentement Forcé,*

sa Maîtresse? Je vais vous faire son portrait si vous voulez.

CLEANTE.

Elle n'est pas ma Maîtresse.

LISIMON.

Comment?

CLEANTE.

C'est ma Femme.

LISIMON.

Vous êtes marié?

CLEANTE.

Depuis huit jours.

LISIMON.

Quoi! Vous vous mariez sans que j'en sois informé, moi qui ai toujours été si fort attaché à votre famille; moi l'ami intime de votre Pere, & encore plus le vôtre?

CLEANTE.

C'est cette raison même qui m'a porté à vous cacher ce mariage. Vous vous y seriez sans doute opposé, & j'ai craint l'effet que pouvoit faire sur moi l'amitié dont vous m'honorez.

LISIMON.

Je conçois. Vous avez formé cette union sans le consentement de votre Pere.

CLEANTE.

J'ai tout fait pour l'obtenir; mais mon Pere à été inexorable; & je tremble de me voir pour jamais l'ob-

l'objet de son indignation, si vous me refusez le secours que j'attens de votre bonté.

LISIMON.

Oh ! je ne doute plus de la violence de votre amour, & il faut en effet que votre Epouse ait bien du mérite, pour avoir fixé un cœur comme le vôtre.

CLEANTE.

Ah ! que ne pouvez-vous entendre son éloge d'une autre bouche que de la mienne ! Car je sens bien que dans l'état où je me trouve, mon témoignage doit vous être suspect de prévention, où d'artifice. Ne vous figurez pas que j'aye été séduit par des charmes qui ne frappent que les yeux. Sa douceur, sa modestie, sa sagesse, son attachement à ses devoirs, son aversion pour les vains amusemens du Sexe ; une humeur toujours égale, la bonté de son cœur, enfin la solidité & la délicatesse de son esprit, surpassent encore sa beauté, quelque éclatante qu'elle soit. Vous ne croyez pas, j'en suis sûr, la moitié de ce que je vous dis, & cependant je ne vous dis pas la moitié de ce qui en est.

LISIMON.

Mais quel est donc le motif du refus de votre Pere.

CLEANTE.

L'intérêt. Avec toutes ces qualités, Clarice a encore de la naissance. Mais elle n'est pas riche.

LISIMON.

Plaisante raison ! si votre Pere pensoit comme

moi, cette difficulté ne l'auroit pas arrêté, supposé que votre Epouse fût aussi parfaite que vous le dites.

CLEANTE.

Elle l'est en effet. Mais mon pere s' imagine que je lui en impose, & il se persuade que tous les éclaircissements où il pourroit entrer là-dessus, bien loin de détruire cette idée, ne serviroient qu'à la confirmer.

LISIMON.

Votre situation me touche. Que puis-je faire pour votre service ?

CLEANTE.

Mon Pere, que les affaires de son commerce ont retenu quelques mois en Province, est enfin de retour à Paris.

LISIMON.

Il est revenu ? J'en suis ravi. Voulez-vous que je lui aille parler ?

CLEANTE.

Vous n'aurez pas la peine de l'aller chercher. Je sçais de bonne part qu'il doit vous venir voir aujourd'hui. Il ne tardera pas. J'appréhendois même qu'il ne m'eût devancé.

LISIMON.

Le bon homme cherche à évaporer sa bile. Je m'y attens. Je vous promets de mettre tout en œuvre pour vous réconcilier avec lui. Mais je ne vous répons pas du succès de mes soins ; car il est terriblement entêté.

CLEAN.

CLEANTE.

Il m'est venu une idée, dont je crois la réussite infailible, dès que vous voudrez bien nous seconder, comme vous m'en flattez. Je ne juge pas à propos de paroître devant lui. Outre qu'il me l'a défendu expressément, ma vûë ne seroit qu'augmenter sa colere. Il s'agit de me justifier, & il n'y a que le mérite de Clarice qui puisse produire cet effet. Je voudrois donc qu'il la vît, mais sans sçavoir qu'elle est ma Femme, afin qu'il l'examinât sans prévention. Encore une fois, j'ose m'assurer que s'il la connoissoit, il approuveroit notre mariage.

LISIMON.

Fort bien. Je lui dirai que c'est une de mes parentes.

CLEANTE.

Votre Nièce, par exemple.

LISIMON.

Encore mieux. Votre Pere sçait que j'en ai une en Province; mais il ne l'a jamais vûë.

CLEANTE.

Que je vous ai d'obligation! Je ne puis vivre heureux sans la possession de Clarice; mais je ne puis l'être aussi sans l'amitié de mon Pere.

LISIMON.

Ne nous arrêtons pas ici davantage. Je rougis de la laisser seule si long-tems.

A 5

CLEAN.

CLEANTE.

Elle est dans la chambre voisine, & je cours la chercher.

LISIMON.

Je vous suis. Je veux l'aller recevoir.

## S C E N E II.

LISIMON, CLEANTE, CLARICE.

CLEANTE.

**V**enez, Madame, venez remercier le meilleur de tous les amis.

CLARICE.

Ce n'est pas sans scrupule, Monsieur, que je me présente devant vous. Mais je n'ai pu refuser aux instances de Cléante une démarche, dont je crains bien que le succès ne réponde pas à ses espérances.

LISIMON.

Je ne sçaurois, Madame, me plaindre de votre délicatesse. Je n'ai pas l'honneur de vous être connu. Mais je vous supplie d'être persuadée, que si je puis contribuer à votre félicité commune, je n'aurai jamais eu plus de plaisir.

CLEANTE.

Lisimon a la bonté d'entrer dans nos intérêts, & de se prêter à notre entreprise. Il veut bien, Clarice, que vous passiez ici pour sa Niece, & je ne doute pas que ce titre ne prévienne mon Pere en votre faveur.

CLA-

CLARICE à *Lisimon*,

Ah! Monsieur, quelles graces n'ai-je pas à vous rendre!

LISIMON.

Point de remerciemens, Madame, je vous prie. Je ne les ai point encore mérités. Regardez moi donc comme votre Oncle, & commandez dans ma maison comme ma Nièce. Permettez que je vous quitte un instant. Je vais tout disposer pour la réception de Mr. Orgon.

S C E N E III.

CLEANTE, CLARICE.

CLARICE.

AH! Cléante, ma frayeur redouble à mesure que le moment fatal approche.

CLEANTE.

Ne vous allarmez point, ma chere Clarice.

CLARICE.

Hélas! quand je pense que je vais parler à un homme qui me hait, qui me regarde comme l'unique cause de ses chagrins & de la perte de son fils; quand je me le représente dans la colère violente où il est contre vous & contre moi, je frémis du danger où je m'expose.

CLEANTE.

Votre crainte est frivole. Si vous paroissiez  
à ses

à ses yeux sous le nom de ma femme, je conçois que vous auriez alors un furieux orage à esfuyer. Mais il ne vous connoît point, & vous avez l'avantage de le connoître. Non, Clarice, le peril que vous courez n'est rien. Mais fût-il aussi terrible que votre imagination vous le représente, que ne devez-vous point entreprendre pour éviter le malheur qui nous menace? Ah! Si mon Pere alloit nous separer pour jamais... Je vois déjà que cette triste idée, toute éloignée qu'elle est, vous pénètre le cœur. Vous pleurez, Clarice, vous pleurez! Ne me dérobez point vos larmes. Elles sont des marques de votre tendresse & de votre vertu; elles naissent de l'une & de l'autre; & vous sentez qu'en me perdant, vous perdriez une réputation qui vous est aussi précieuse que moi-même.

CLARICE.

C'en est fait, Cléante; mon courage revient, & il n'y a point de danger que je n'affronte. C'est vous que je dois sauver. Je n'aurai plus que vous devant les yeux. Quel bonheur si je puis réussir! Si je ne reussis pas, nous aurons fait du moins tout ce que la raison & la nature exigent de deux cœurs unis par la vertu.

S C E N E IV.

CLEANTE, CLARICE, TOINETTE.

TOINETTE

**M**onsieur, je vous annonce que M. votre Pere vient d'arriver.

CLEAN-

CLEANTE.  
Cela suffit.

CLARICE.  
Ah, ciel!

TOINETTE.

Quoi! Madame, vous tremblez encore!

CLEANTE.

Allons, Clarice, c'est maintenant que vous avez besoin du courage que vous me promettiez tout-à-l'heure.

CLARICE.

Pardonnez-moi ce premier mouvement; il n'aura pas de suite, je l'espère. Mais retirez-vous, & ne paroissez point que je ne vous avertisse.

CLEANTE.

Adieu. Songez que ma destinée est entre vos mains.

S C E N E V.

CLARICE, TOINETTE.

TOINETTE.

JE me flatte, Madame, que tout ira bien, & la qualité de Nièce, que M. Lisimon m'a dit qu'il vous avoit donnée, leve toutes les difficultez qui pouvoient vous effrayer. Mais je vois entrer M. Orgon.

S C E.

SCENE VI.

ORGON, LISIMON, CLARICE,  
TOINETTE.

ORGON.

**J**E serai charmé de la voir.

CLARICE *bas.*

Toinette, ne m'abandonne pas!

TOINETTE *bas.*

Oh, je n'ai garde.

LISIMON.

Ma Nièce, voici Mr. Orgon, dont vous au-  
rez sans doute entendu parler à mon Frere.

ORGON.

J'ai l'avantage, Mademoiselle, d'être de ses inti-  
mes amis.

LISIMON (*bas.*)

Excusez sa timidité.

ORGON.

Mon ami, vous voulez bien souffrir que je l'em-  
brasse.

LISIMON.

Vous lui faites honneur.

ORGON (*s'avancant vers Clarice.*)

Permettez, Mademoiselle, que j'aye le plaisir...  
Comment donc! Qu'avez-vous?

CLA-

CLARICE.

Toinette, soutiens-moi.

TOINETTE.

Ah, ma chere Maîtreſſe!

LISIMON.

Ma Nièce? . . . . Elle ſe trouve mal. Allez vite, Toinette, lui faire prendre l'air, & qu'on lui donne tous les ſecours dont elle aura beſoin.

(Elles ſortent.)

S C E N E VII.

ORGON, LISIMON.

ORGON.

C'Et accident - là lui eſt ſurvenu bien mal à propos.

LISIMON.

Ce ne ſera rien. Elle eſt encore un peu fatiguée du voyage.

ORGON.

C'eſt une perſonne tres-aimable, & une fille de votre frere auroit bien convenu à Cléante. Mais le fripon. . . . Vous ſçavez apparemment la belle action qu'il a faite?

LISIMON.

Vous voulez parler de ſon mariage?

ORGON.

Que vous en ſemble, Liſimon? Ne ſuis-je pas bien malheureux d'avoir un fils tel que lui?

LISI

LISIMON.

Je vous plains. Vous êtes-vous bien porté dans votre voyage?

ORGON.

Assez bien. Quand on souhaite des enfans, on ne sçait gueres ce que l'on souhaite.

LISIMON.

Vous avez raison. Depuis quand êtes vous de retour?

ORGON.

Depuis avanthier. On se tue pour amasser du bien à ces ingrats-là, & en voilà la recompense! Combien d'argent n'ai-je pas dépensé pour l'éducation de Cléante! Et vous voyez comme il en profite. L'auriez-vous cru capable d'un tel égarement?

LISIMON.

Non, car il m'a toujours paru assez-sage.

ORGON.

Prendre une femme sans bien!

LISIMON.

Voilà le mal.

ORGON.

Par amourette!

LISIMON.

Mais vous qui parlez, mon cher Orgon, n'avez-vous pas aimé dans votre jeunesse?

ORGON.

Sans doute j'ai aimé; j'ai aimé, je ne le nie point; Mais l'amour ne m'a jamais fait faire de folies.

LISI-

LISIMON.

C'étoit donc un amour bien extraordinaire.

ORGON.

Ce que c'est qu'un jeune étourdi ! Il ne faut qu'un petit nez tourné d'une certaine façon pour lui bouleverser la cervelle. Et se marier encore malgré moi !

LISIMON.

Vous n'avez pas voulu lui accorder votre consentement.

ORGON.

Faut-il pour cela qu'il s'en passe ?

LISIMON.

Ce n'est pas mon sentiment.

ORGON.

Je lui ferai voir ce que c'est que l'autorité d'un Pere. C'est un mariage nul de toute nullité.

LISIMON.

Il faudra voir.

ORGON.

Comment, il faudra voir ? Oh, cela est tout vû.

LISIMON.

Ce mariage. . . . .

ORGON.

Sera cassé.

LISIMON.

On pourroit trouver quelque expédient. . . .

B

OR.

ORGON.

L'expédient c'est de le casser.

LISIMON.

Je veux dire quelque tempérament pour. . . .

ORGON.

Je prétens qu'on le casse.

LISIMON.

Calmez-vous, Je vois ma Nièce qui revient.

SCENE VIII.

ORGON, LISIMON, CLARICE, TOINETTE.

LISIMON (*à Clarice.*)

**H**E bien, comment vous trouvez-vous ?

CLARICE.

Fort bien, mon Oncle, & ma foiblesse est entièrement dissipée.

ORGON.

J'en suis en vérité ravi. (*à Lisimon.*) Ce qui m'étonne, c'est que cet évanouissement lui ait pris au moment que je l'embrassois.

TOINETTE.

Croyez-vous, Monsieur, qu'on puisse embrasser une personne comme vous sans émotion ?

OR.

ORGON.

Qu'en dois-je croire, Mademoiselle? C'est à vous à expliquer ce mystère.

CLARICE,

Je suis trop sincère pour vous cacher que c'est votre présence qui a produit cet accident.

TOINETTE (à Orgon.)

Que vous ai-je dit?

LISIMON.

Comment ma Nièce! Qu'est-ce que cela signifie?

CLARICE.

En voyant Monsieur, j'ai cru voir un Père que je chéris infiniment.

ORGON (à Lisimon.)

Est-ce que je ressemble à votre frère?

LISIMON.

Je n'y avois pas pris garde; mais elle m'en fait appercevoir.

ORGON.

Sérieusement?

TOINETTE.

Oui, vous avez des yeux... une bouche... Je ne puis pas bien dire ce que c'est; mais il y a mille gens qui se ressemblent moins.

ORGON.

Elle l'a remarqué d'abord. Cela est tout-à-fait singulier,

B 2

CLA.

CLARICE.

Les traits d'un Pere, digne de la plus parfaite vénération, font toujours une impression profonde sur l'esprit d'une fille qui sçait son devoir.

ORGON.

On ne peut pas mieux parler.

LISIMON.

Je vous assure que vous seriez encore plus content de ses sentimens, si vous la connoissiez.

CLARICE.

Il ne me conviendrait pas de les développer ici. Je craindrois qu'on ne m'accusât d'affectation & d'orgueil.

ORGON ( *à Lisimon.* )

J'ai entendu dire beaucoup de bien de votre Nièce. Mais en vérité ce que j'en vois par moi-même, passe encore l'idée qu'on m'en a donnée.

LISIMON.

J'espère que vous n'en rabattrez point, quand vous la connoîtrez mieux.

CLARICE ( *à Orgon.* )

L'estime d'une personne comme vous, Monsieur, est pour moi d'un prix infini.

ORGON.

Ah! que votre Pere est heureux d'avoir une fille si raisonnable. Pourquoi mon coquin de fils n'a-t-il pas un pareil caractère ?

CLA-

CLARICE.

Votre fils, Monsieur! Avez-vous lieu de vous plaindre de lui?

ORGON.

Que trop vraiment Mais laissons-le là. Il ne mérite pas d'être mêlé dans un entretien si aimable.

CLARICE.

Il suffit qu'il vous appartienne, pour que je m'intéresse à ce qui le regarde. Qu'a-t-il donc fait qui vous irrite si fort contre lui?

ORGON.

Une extravagance impardonnable. Il s'est, pendant mon absence, amouraché d'une certaine Clarice, & l'a épousée sans mon aveu.

CLARICE.

Le cas est grave. Mais peut-être n'est-il pas si coupable que vous le pensez.

ORGON.

Vous voulez prendre sa défense?

LISIMON.

Ma Nièce, vous aurez de la peine à le justifier.

ORGON (à Lisimon.)

Elle a bien de l'esprit; mais elle embrasse une mauvaise cause.

CLARICE.

La seule chose qui m'arrête, c'est que je me fais scrupule de combattre vos sentimens.

B 3

OR.

ORGON.

D'autant plus que le succès est impossible.

CLARICE.

Il y a des circonstances qui rendent quelque fois une action moins criminelle. Je parle par conjectures. Supposons que l'attachement de M. votre fils pour Clarice, au lieu d'être fondé sur un fol amour, comme apparemment vous le pensez, n'ait été produit que par une véritable estime pour quelques bonnes qualitez qu'il aura cru appercevoir en elle.

ORGON.

C'est une supposition en l'air.

CLARICE.

Je l'avoue. Mais si je disois vrai par hazard, ne conviendriez-vous pas que Mr. votre fils seroit alors plus excusable, que s'il avoit été emporté par une passion que je condamne comme vous, lorsque l'estime ne l'a pas fait naître?

TOINETTE.

La chose est claire.

ORGON.

Soit.

CLARICE.

Je ne sçaurois vous dire si Clarice a quelque mérite. Je le suppose. Mais quant à Mr. votre fils, vous ne pouvez pas disconvenir qu'il n'en ait beaucoup.

OR.

ORGON (à Lisimon.)

Qu'en sçait-elle ?

LISIMON.

C'est un fait que vous ne sçauriez nier.

ORGON (d'un air fâché.)

Il est vrai que le fripon n'en manque pas.

CLARICE.

Hé bien, Monsieur, si une fille n'a pu résister au pouvoir légitime que le vrai mérite a sur les cœurs; si sa raison lui a fait entendre que la possession d'un homme en qui il éclatoit, la rendroit parfaitement heureuse; enfin si elle s'est aveuglée elle-même jusqu'à lui sacrifier sa réputation, en consentant, ou peut-être en l'engageant à une union si irrégulière, ne m'avouerez-vous pas qu'il faut qu'elle ait aimé votre fils avec bien de la tendresse, & ne la trouvez-vous pas plus malheureuse que criminelle.

ORGON.

Oh, je vous prie, Mademoiselle, finissons. (à Lisimon) Comme elle assaisonne tout ce qu'elle dit? Quand ce seroit sa propre cause, elle ne la défendrait pas mieux.

LISIMON.

Vous sentez donc la force de ses raisonnemens ?

ORGON.

Je sens . . . . oui . . . . Que tout cela est une belle imagination.

B 4

CLA.

CLARICE.

Si vous avez là-dessus des lumières que je n'ai pas, je n'ai plus rien à dire.

ORGON.

Je ne sçais point le fond de toute cette intrigue ; mais je gagerois bien qu'elle n'est pas telle que vous la représentez. Après tout, quand cela seroit, il me reste toujourns une raison très-forte, qui m'empêchera d'approuver le mariage en question.

CLARICE.

M'est-il permis, Monsieur, de vous demander quelle est cette raison ?

ORGON.

C'est que Clarice n'a pas de bien.

CLARICE.

Hé, Monsieur, si elle n'a pas apporté des richesses à votre fils, elle en fera plus humble dans sa conduite, plus réservée dans sa dépense, & d'autant plus reconnoissante qu'il aura été plus généreux. Il me semble que je suis à sa place. Si j'avois un époux à qui je dûsse tout, je mettrois mon honneur & mon devoir à faire sa félicité. Je n'aurois d'autre loi que ses desirs, d'autre satisfaction que la sienne, & je tâcherois enfin de remplacer le bien que je ne lui aurois pas donné, par de vertus qui sont infiniment plus estimables.

ORGON.

Il suffit ; je ne veux plus vous écouter.

CLA-

CLARICE.

Je serois au désespoir de vous déplaire, & je vais. . . . .

ORGON.

Vous ne m'entendez pas; non, votre conversation m'enchanté \*. Mais parlons d'autre chose.

TOINETTE (*à part.*)

M. Orgon craint de n'avoir pas raison.

CLARICE.

Je n'ai que trop abusé de votre bonté, & je me retire.

ORGON.

Hé non, Mademoiselle. . . . Attendez donc.

LISIMON.

Laissez-la aller. Elle a quelques ordres à donner. Vous ne nous quittez pas si-tôt, & vous aurez tout le tems de l'entretenir.

\* (*D'un ton doux & tendre.*)

## S C E N E IX.

ORGON, LISIMON, TOINETTE.

(*qui écoute.*)

ORGON.

**P**AR ma foi, Lisimon, vous avez-là une Nièce d'un mérite incomparable.

LISIMON.

Il ne me fiéroit pas de faire son éloge ; mais je ne puis m'empêcher de convenir, qu'elle a l'esprit bien fait & le cœur bien placé.

ORGON.

Ils sont au dessus de tout, & se soutiennent mutuellement. Que l'un est venu à propos au secours de l'autre, & avec quelle adresse elle alloit à son but par un détour ! . . . A present que j'y réfléchis, il me vient certains soupçons.

LISIMON.

Vous avez des soupçons ?

ORGON.

Très-bien fondez, & qui autorisent un projet. . .

LISIMON.

Qu'est-ce que c'est ?

ORGON.

Avant que de vous en faire part, je veux être sûr de mon fait. Ayez la bonté d'aller dire à votre Nièce, que je voudrois lui parler en particulier.

LISIMON.

Quoi ! vous ne voulez pas m'apprendre ? . . .

ORGON.

Patience, mon cher ami, patience. Vous le sçavez.

LISIMON.

Je vais donc vous l'envoyer. (*à part.*) Quelle idée

idée lui passe par la tête? . . . Ah! ah! que faites-vous là, Toinette?

TOINETTE.

A vous dire le vrai, Messieurs, j'écoutois.

ORGON.

Elle est sincère.

LISIMON (*vivement.*)

Comment donc?

ORGON.

Ne la grondez pas. Elle a fort bien fait, & je suis ravi qu'elle nous ait entendus. Approchez, Toinette, approchez; & vous, Lisimon, faites-moi le plaisir que je vous ai demandé.

LISIMON.

Vous allez être satisfait.

S C E N E X.

ORGON, TOINETTE.

TOINETTE (*à part.*)

**I**L va me questionner. Tenons ferme.

ORGON.

Je vois, Toinette, que vous êtes franche, & je compte que vous m'allez dire la vérité.

TOINETTE.

Vous avez tout lieu de l'espérer, Monsieur. La  
fin.

sincérité est ma vertu favorite. Que voulez-vous sçavoir ?

ORGON.

Quel est d'abord le motif qui vous portoit à nous écouter ?

TOINETTE.

L'intérêt que ma Maîtresse & moi prenons à ce qui vous regarde.

ORGON.

Je me suis attendu à cette réponse. N'est-il pas vrai que ma vûë a fait quelque impression sur elle ?

TOINETTE.

Certainement, & cette impression a même été très-forte.

ORGON.

Cet évanouissement si singulier n'étoit-il pas une fuite de cette impression ?

TOINETTE.

Une fuite fort naturelle; & vous devez vous souvenir de ce qu'elle vous a dit à cette occasion.

ORGON.

Sur quoi? sur ma prétendue ressemblance avec son père? Ah, la rusée! Oui, oui, de la ressemblance! . . . Hem, qu'est-ce que cela veut dire ?

TOINETTE.

Ce que cela veut dire?

ORGON.

Oui . . . Allons, Toinette, ne vous démentez point,

point. Voilà  
sincère;

Allons donc  
prouver que  
une personne  
est un pareil d

Non, j'agi

Se préva  
pas bien!

Mais vou  
pour ne pas

Moi, Mon

Ce mot d  
exemple, m

Ah, je  
qu'on dit de

Croyez-ve  
vous?

point. Voilà une belle occasion de signaler cette sincérité, votre vertu favorite.

TOINETTE.

Allons donc, Monsieur. Ce n'est que pour m'éprouver que vous faites semblant d'être si curieux. Une personne de votre mérite n'est pas susceptible d'un pareil défaut.

ORGON.

Non, j'agis de bonne-foi.

TOINETTE.

Se prévaloir de ma franchise ! Oh, cela n'est pas bien ! Qui le croiroit à votre physionomie ?

ORGON.

Mais vous en avez déjà trop dit vous-même ; pour ne pas achever.

TOINETTE.

Moi, Monsieur ?

ORGON.

Ce mot d'émotion, qui vous est échappé, par exemple, ne signifie-t-il rien, à votre avis ?

TOINETTE.

Ah, je m'aperçois qu'il faut prendre garde à ce qu'on dit devant vous.

ORGON.

Croyez-vous donc que je manque de pénétration ?

TOI-

TOINETTE.

Au contraire, Monsieur, je vois que vous en avez infiniment.

ORGON (*à part.*)

Elle cherche à éluder mes questions. Prenons un autre tour.

TOINETTE (*à part.*)

O le malicieux vieillard!

ORGON.

Vous me cachez ce que je découvre moi-même . . . Passons. Votre Maîtresse a des manières qui plaisent. Mais quel est le fond de son caractère?

TOINETTE.

Pourquoi me faites-vous cette question?

ORGON.

Prenez bien garde à ce que vous répondrez. Il ne s'agit pas moins que de la fortune de votre Maîtresse.

TOINETTE.

De sa fortune! Oh, Monsieur, vous ne pouvez pas mieux placer vos bienfaits.

ORGON.

Est-elle complaisante, docile, prévenante?

TOINETTE.

Oui, Monsieur, & de plus très-économe.

ORGON.

Vous la croyez donc propre à rendre un mari heureux?

TOI.

TOINETTE.

Elle est toute formée pour cela.

ORGON.

A-t-elle le cœur un peu tendre ?

TOINETTE.

Comment ?

ORGON.

Et tout neuf.

TOINETTE.

Qu'entendez-vous par-là ?

ORGON.

Quelqu'un n'est-il pas parvenu à la rendre sensible ?

TOINETTE.

Bon ! A quoi allez-vous penser ?

ORGON.

Elle ne vous a pas mise dans sa confiance ?

TOINETTE.

Quelle idée ! Ne connoissez-vous pas là-dessus la discrétion des filles ?

ORGON.

Oh, elle sera bien dissimulée, si je ne lui arrache pas son secret.)

TOINETTE.

Son secret, dites-vous ?

ORGON.

Elle vient. Laissez-moi seul avec elle.

TOINETTE.

O ciel ! Nous sommes découverts.

SCE-

## SCENE XI.

ORGON, CLARICE.

ORGON.

**J**E vous attendois, Mademoiselle, & je brûle de vous entretenir.

CLARICE.

Ce que mon Oncle m'a dit, sans s'expliquer, ne me donne pas moins d'impatience.

ORGON.

C'est en dire trop, & je pourrois à ce sujet me former des idées qui seroient fort au-dessus de la réalité.

CLARICE.

Si vous me connoissiez, vous verriez qu'elles seroient bien éloignées d'y atteindre.

ORGON.

Vous me ravissez . . . . Il est donc vrai que je ne me suis point abusé . . . . Ne doutez plus que je ne vous connoisse. Oui, oui, je vous connois.

CLARICE (*avec effroi.*)

Vous me connoissez!

ORGON.

J'ai pénétré vos dispositions . . . . Vous ne me haïssez pas

CLARICE.

Ah, Monsieur, que mes sentimens à votre égard son différens de la haine!

OR.

ORGON.

Ceux que j'ai conçus pour vous , en différent bien davantage.

CLARICE.

Mon bonheur seroit parfait, s'ils étoient tels que je les souhaite.

ORGON.

Ne seriez-vous pas bien aise de passer votre vie avec moi ?

CLARICE.

Une grace si singuliere seroit toute ma félicité.

ORGON.

J'aurois pour vous une complaisance extrême.

CLARICE.

Je tâcherois de la mériter par mon attachement.

ORGON.

L'heureux hazard que celui qui m'a offert à vos yeux !

CLARICE.

Que n'ai-je eu ce bonheur plutôt !

ORGON.

A quoi dois-je des sentimens si favorables ?

CLARICE.

Un mouvement secret me les inspire.

ORGON.

Je ne vous suis donc pas indifférent ?

CLARICE.

Non ; vous ne me l'êtes point, & je ne puis vous refuser l'estime la plus parfaite.

C

OR.

ORGON.

Oui, l'estime! Ah, que ce mot est joli! il est inutile de l'expliquer. C'est de l'amour, n'est-ce pas?

CLARICE *douxement.*

De l'amour!

ORGON.

Ne vous en défendez point. A mon âge on voit clair. Avouez franchement que vous m'aimez.

CLARICE.

Vous ne vous trompez pas, Monsieur. Je vous aime, & je ne rougis point de le dire . . . . . Mais . . . . .

ORGON.

Point de mais, je vous prie. Le mot est lâche, Mignone. Il n'est plus tems de chercher des détours. Je suis enchanté de cet aveu. Vous serez satisfaite. Je vais parler à votre Oncle. Souffrez que je vous quitte.

CLARICE *à part.*

Quel est donc son dessein?

ORGON.

Mais le voici lui-même.

CLARICE *à part.*

Allons cacher ailleurs le trouble où je suis.

ORGON *à Clarice.*

Vous sortez?

CLARICE.

Ma présence, je crois, n'est pas nécessaire.

OR-

ORGON.

J'entens. Il faut laisser agir votre modestie.

S C E N E XII.

ORGON, LISIMON.

LISIMON.

JE viens trop-tôt sans doute, & j'ai interrompu votre entretien.

ORGON *d'un air gai.*

Point du tout. Vous ne pouviez pas venir plus à propos.

LISIMON.

Vous êtes bien joyeux!

ORGON.

Plus je vois votre Nièce, plus je la trouve charmante.

LISIMON.

Vous voudriez bien, j'en suis sûr, que la femme de Cléante lui ressemblât.

ORGON.

A propos de lui. J'avois résolu de faire caser son mariage; mais je change d'avis.

LISIMON.

Voilà une résolution très-louable.

ORGON.

Je sçaurai le punir d'une autre manière.

LISIMON.

Quoi! vous êtes toujours aigri contre lui?

C 2

OR

ORGON.

J'ai envie de me marier.

LISIMON.

De vous marier !

ORGON.

Oui, de me marier. J'aurai des enfans qui partageront mon bien avec mon pendarde de fils, & cela le mortifiera.

LISIMON,

L'idée est singulière.

ORGON.

Et très-sensée.

LISIMON.

Vous avez quelque personne en vûë ?

ORGON.

Certainement.

LISIMON.

Puis-je sçavoir quelle est l'heureuse mortelle sur qui tombe l'honneur de votre choix ?

ORGON.

C'est une personne pleine de raison, de bon sens, d'esprit, & qui brille de toutes sortes de vertus; en un mot, votre Nièce.

LISIMON.

Vous vous moquez.

ORGON.

Je ne me moque point.

LI-

LISIMON.

Vous n'y pensez pas.

ORGON.

J'y pense très fort.

LISIMON.

Elle vous plaît donc?

ORGON.

Infiniment.

LISIMON.

Vous voilà amoureux.

ORGON.

Amoureux ou non, je suis déterminé à l'épouser.

LISIMON.

Tout de bon?

ORGON.

Tout de bon.

LISIMON.

Il y a cependant une petite difficulté qui pourra traverser cette affaire.

ORGON.

Quelle est-elle?

LISIMON.

Nous ne sommes point d'humeur, son pere, ni moi, de forcer son inclination.

ORGON.

Je ne l'exige point.

LISIMON.

Elle ne nous a jamais donné aucun sujet de

C 3

mé-

mécontentement, & par les qualitez qu'elle possède, elle merite de notre part toutes sortes de considerations.

ORGON.

D'accord.

LISIMON.

Ainsi il faut voir si son penchant est conforme au vôtre.

ORGON.

Si vous n'avez que cet obstacle à m'opposer ce n'est rien.

LISIMON.

Plait-il?

ORGON.

Ce n'est rien, vous dis-je.

LISIMON.

Expliquez-vous?

ORGON.

Apprenez, mon cher ami, que votre Nièce m'aime.

LISIMON.

Ma Nièce?

ORGON.

Et qu'en m'approchant elle s'est évanouie par un effet de simpathie pour moi.

LISIMON *à part.*

Quelle extravagance!

ORGON.

Que dites-vous!

LISIMON.

Je dis qu'il y a beaucoup d'apparence.

OR.

Elle m'aime  
incommodable.

Cela étant

Je la regarde

Et moi aussi

Je ne me

Ni moi non

Je veux le  
pour la peine

Cela est si

Pourrons-nous  
leurs, des da

Sans difficulté  
chez lui un

A merveille  
son de cette

Volontiers

ORGON.

Elle m'aime , encore une fois. C'est un fait  
incontestable.

LISIMON.

Cela étant , voilà l'affaire fort avancée.

ORGON.

Je la regarde comme faite.

LISIMON.

Et moi aussi.

ORGON.

Je ne me sens pas de joye.

LISIMON.

Ni moi non plus.

ORGON.

Je veux lui donner un petit divertissement,  
pour la préparer au bonheur que je lui destine.

LISIMON.

Cela est fort bien pensé.

ORGON.

Pourrons-nous avoir des violons , des chan-  
teurs , des danseurs ?

LISIMON.

Sans difficulté. J'ai un de mes voisins qui a  
chez lui un Opera tout entier.

ORGON.

A merveille. Voulez-vous prendre sur vous le  
soin de cette fête ?

LISIMON.

Volontiers , & je vais tout préparer pour cet  
effet.

C 4

effet. (*à part.*) Il donne de lui-même dans le piège, & je crois que nous le tenons.

## S C E N E XIII.

ORGON.

VOilà une aventure qui me fera rajeunir de plus de vingt ans, & qui me dédommagera pleinement des chagrins que Cléante me cause. S'il s'est marié à sa fantaisie, je me marierai à la mienne, & ni lui, ni personne n'aura lieu de s'en formaliser. Quelle différence de lui à moi! C'est à mon âge qu'il convient de prendre une femme par inclination. Pour sentir un amour raisonnable, il faut être en état de juger du mérite d'une Belle; & un jeune éventé en est-il capable? Il n'y a que nous qui nous y connoissons. Aussi n'y a-t-il que nous qui sçachions aimer, & qui puissions aimer légitimement.

## S C E N E XIV.

ORGON, TOINETTE.

ORGON.

AH, vous voilà, Toinette.

TOINETTE.

Qu'y a-t-il donc de nouveau, Monsieur? Je viens de voir M. Lisimon sortir du logis avec empressement.

OR-

ORGON.

Je l'ai chargé d'une commission, qui va répandre dans toute la maison le plaisir que je sens.

TOINETTE.

Effectivement vous avez l'air bien satisfait.

ORGON.

On ne peut pas être plus content que je le suis.

TOINETTE.

Apprenez-moi de grace le sujet de votre joye, afin que je me réjouisse aussi.

ORGON.

Cela ne se peut pas. La bienfiance veut que j'en instruisse votre Maitresse avant vous; & c'est ce que je vais faire. Adieu... Vous allez être toutes deux bien étonnées.

S C E N E X V.

TOINETTE.

Ouais! Quelle nouvelle folie acheve de lui démonter la cervelle? Il me prend tout-à-coup un accès de curiosité & d'inquiétude. Je ne vois pas trop quelle sera la fin de cette intrigue. Après tout, quel inconvénient en peut-il arriver? M. Orgon se met dans la tête que ma Maitresse l'aime. Ce n'est pour lui qu'une erreur de plus. Bagatelle... Mais il est amoureux, & ceci est une affaire sérieuse... Pourquoi? C'est sa faute. Ma Maitresse ne prétendoit lui inspirer que de l'esti-

C 5

me,

me, & il a pris de l'amour. Oh tant pis pour lui. Oui, oui, M. Orgon, tant pis pour vous.

## S C E N E XVI.

CLARICE, TOINETTE.

CLARICE.

**H**E' bien, Toinette, que t'a dit M. Orgon ?

TOINETTE.

Vous ne l'avez pas rencontré ? Il vient de sortir pour vous aller chercher.

CLARICE.

Je ne l'ai point vû. Sçais-tu quelle résolution il a prise ?

TOINETTE.

Je n'ai pu rien tirer de lui, & il m'a déclaré positivement, que c'étoit à vous, Madame, qu'il réservoir le secret qu'il m'a caché.

CLARICE.

Par quelle bizarrerie va-t-il s'imaginer que j'ai de l'amour pour lui ?

TOINETTE.

Que vous importe ? Un mot suffira pour le désabuser.

CLARICE.

Hé, puis-je le désabuser sans me perdre ? Car tu le vois, Toinette ; ce qu'il sent pour moi, est aussi de l'amour.

TOI-

TOINETTE.

Tant mieux. Avec cela un vieillard est bien foible, & vous ferez de lui ce qu'il vous plaira.

CLARICE.

Je tremble qu'il ne m'arrive tout le contraire, lorsqu'il connoitra son erreur. Quelle femme s'est jamais vûe dans l'embarras où je me trouve?

TOINETTE.

Je le vois qui entre. Songez à vous. Je fors. Sur-tout prenez courage.

## S C E N E XVII.

ORGON, CLARICE.

ORGON.

**V**ous me voyez transporté de joye, Mademoiselle, & il ne tient plus qu'à vous de me rendre le plus heureux de tous les hommes.

CLARICE.

De quelle manière, Monsieur, puis-je vous prouver le zèle ardent que j'ai pour vous?

ORGON.

Le zèle ardent? Ce n'est pas cela que je vous demande. A quoi bon éluder, comme vous faites, le terme d'amour qui seul peut me satisfaire? Ne m'avez-vous pas dit que vous m'aimiez?

CLARICE.

Je vous l'ai dit sans doute, & je suis prête encore à vous le confirmer. Je vous aime, Monsieur,

sieur,

fieur, comme le meilleur ami de ma famille, & de ce que j'ai de plus cher au monde; comme un second pere, & même comme un protecteur dont l'appui mettroit le comble à ma félicité.

ORGON.

Je ne comprends rien à ce que vous me dites. Nous ne nous entendons point, & vous ne répondez pas à mes sentimens. Car enfin je vous adore, & je viens de vous demander en mariage à votre Oncle.

CLARICE.

Moi, Monsieur!

ORGON.

Vous-même.

CLARICE *à part.*

O ciel, quelle nouvelle!

ORGON.

Vous n'en êtes pas fâchée?

CLARICE.

Je suis ravie que vous me trouviez digne de l'attachement d'un honnête homme... Mais...

ORGON.

Achez.

CLARICE.

Se peut-il que vous pensiez à m'épouser? Ah, Monsieur, rénoncez à ce projet. Conservez-moi votre estime. Elle m'est infiniment précieuse. Personne ne vous respecte & ne vous révère plus que moi, si ce n'est peut-être votre fils, & je reconnois en vous tant de bonté, de douceur & de

de complaisance, que sans un obstacle invincible  
je ne balancerois pas à vous donner ma main.

ORGON.

Quel est donc cet obstacle?

CLARICE.

Je ne scaurois vous le cacher, & mon cœur  
ne demande qu'à s'épancher dans votre sein...  
Vous le dirai-je? Vous allez me haïr. Ce cœur...

ORGON.

Hé bien, Mademoiselle?

CLARICE.

J'en ai disposé, & il n'est plus à moi.

ORGON.

Un autre le possède?

CLARICE.

Et le possèdera toujourn.

ORGON.

Sentimens romanesques! Quand la Jeunesse ai-  
me une fois, elle croit être capable d'aimer éter-  
nellement. C'est un feu follet qui se dissipera.

CLARICE.

Non, mon amour ne s'éteindra jamais. L'esti-  
me, & la raison l'ont fait naître, la reconnoissance  
l'exige, & le devoir le justifie.

ORGON.

Le devoir!

CLARICE.

L'engagement le plus fort nous attache l'un à  
l'autre.

OR-

ORGON.

Une promesse de mariage peut-êtré?

CLARICE.

Ce n'est pas-là le plus fort engagement.

ORGON.

Comment donne! seriez-vous mariée?

CLARICE.

Moderez votre colere. J'avoue que je la mérite; mais je mérite encore plus votre compassion. Si je vous avois connu, avant que de former des nœuds qui vous révoltent, ou j'y aurois rénoncé, ou vous les auriez approuvez. Considérez ma triste situation. Les sentimens que j'ai pour vous, me forcent de condamner une alliance si chere; & je crains que ceux que vous avez pour moi, ne détruisent un bonheur dont ils auroient été la source.

ORGON.

Je ne puis le nier. La nouvelle de votre mariage m'afflige autant qu'elle me surprend. & j'ai lieu de me plaindre du mystère que l'on m'en a fait.

CLARICE.

Mon Oncle n'a pu vous en parler. Nous nous sommes unis, mon mari & moi, sans l'aveu de nos parens.

ORGON.

En voilà bien d'une autre!

CLARICE.

Et vous ne devez ma confiance qu'à la confiance extrême que j'ai en vous.

OR.

ORGON.

Je ne m'étonne plus que vous ayez défendu mon fils avec tant de chaleur.

CLARICE.

Nos causes sont pareilles, & j'ai jugé des motifs qui l'ont fait agir, par ceux qui m'ont entraînée. Puissiez-vous trouver dans son épouse autant de vertus que j'en ai trouvé dans mon époux! Car ne pensez pas que son mérite extérieur, & les vaines richesses qu'il possède, ayent été capables de m'éblouir. J'aime en lui des dons plus rares & plus précieux, des dons qui doivent me justifier aux yeux de tout le monde, & qui seule me l'auroient fait préférer à tout autre, comme ils m'ont fait tout sacrifier au bonheur d'être à lui. Jugez par le prix qu'il me coûte, combien il doit m'être cher. Ah! je ne survivrois pas au coup qui nous désuniroit. Cependant ce malheur est tout près de m'accabler, si vous n'avez pitié de moi, & si l'estime dont vous voulez bien m'honorer, n'est pas un acheminement à la grace que j'attens de votre générosité.

ORGON.

Vous m'arrachez des larmes. . . . J'entens à présent le titre de protecteur que vous m'avez donné.

CLARICE.

C'est en vous seul que j'espère.

ORGON.

Vous souhaitez que j'embrasse vos intérêts auprès de votre Oncle ?

CLA-

CLARICE.

Je n'ai point d'autre appui que vous.

ORGON.

Oui, oui, je serai le vôtre. La tendresse que j'ai pour vous ne vous fera pas inutile. Je vais découvrir votre mariage à votre Oncle, & l'engager à l'approuver, pour travailler ensuite de concert à le faire goûter à votre Pere.

CLARICE.

Que je suis charmée des dispositions où je vous vois !

ORGON.

Le voici justement.

CLARICE.

Je vous laisse. Songez, Monsieur, que c'est de vous seul que dépend ma félicité.

S C E N E XVIII.

ORGON, LISIMON.

LISIMON.

Votre commission est faite, Monsieur Orgon. Les Musiciens vont venir . . . . Mais que vois-je ! Qu'avez-vous ? Vous me paroissez inquiet.

ORGON.

Ce n'est pas sans sujet, mon cher ami. Votre Nièce ne veut absolument point m'épouser.

LISIMON.

Cela est extraordinaire,

OR.

ORGON.

Pas trop. Ce que j'ai à vous apprendre l'est bien davantage.

LISIMON.

Qu'est-il donc arrivé?

ORGON.

La nouvelle est un peu chagrinante.

LISIMON.

Pour vous?

ORGON.

Non, pour vous-même. Je me figure la peine qu'elle vous fera, sur celle que je sens; car je suis à-peu-près dans le même cas que vous.

LISIMON.

Je ne vous entens point.

ORGON.

Et je prens autant de part à votre situation que vous en avez pris à la mienne.

LISIMON.

Hâtez-vous de me tirer d'inquiétude.

ORGON.

N'avez-vous point quelques soupçons sur votre Nièce?

LISIMON.

A quelle occasion?

ORGON.

N'a-t-elle pas été tentée de se marier?

LISIMON.

Vous me demandez cela! Ce n'est pas à un Oncle que les filles confient de pareils secrets.

D

OR.

ORGON.

Aussi a-t-elle craint de vous en parler, & c'est moi qu'elle a chargé de cette commission.

LISIMON.

Ma Nièce a envie de se marier?

ORGON.

Non, cette fantaisie est passée.

LISIMON.

Elle est mariée?

ORGON.

Oui.

LISIMON.

Elle vous a fait cette confidence?

ORGON.

Elle m'a assuré qu'elle avoit épousé un très-honnête homme.

LISIMON.

Juste ciel!

ORGON.

Ne vous fâchez pas, mon ami, votre Nièce a trop de lumieres & de conduite, pour avoir fait un mariage indigne d'elle.

LISIMON.

Vous avez bonne grace en vérité à prendre son parti!

ORGON.

C'est le moins que je puisse faire pour une personne que j'ai voulu épouser, & c'est un hommage que je rends à son mérite. Accordez-lui

le

le pardon que je vous demande pour elle , & joignez-vous à moi , pour l'obtenir de son pere.

LISIMON.

Vous exigez que je pardonne à ma Nièce, vous qui ne voulez pas pardonner à votre fils!

ORGON.

Il y a bien de la différence. Votre Nièce n'a pas épousé un homme sans biens.

LISIMON.

Cléante n'en a-t-il pas assez pour sa femme & pour lui?

ORGON.

L'amitié vous prévient pour mon fils.

LISIMON.

Et l'amour vous prévient pour ma Nièce.

ORGON (*vivement.*)

Oh, voilà de nos raisonneurs! ils donnent des conseils, & n'en veulent suivre aucun.

LISIMON.

La réflexion est juste.

ORGON.

Ils condamnent ce que les autres font, & ils font comme eux.

LISIMON.

A l'application.

D 2

OR

ORGON.

Vous ne voulez donc pas m'accorder la grace de votre Nièce.

LISIMON.

Je ne vous la refuse pas absolument. Mais encore faut-il que vous vous mettiez en état de l'obtenir.

ORGON.

Par quel moyen, je vous prie?

LISIMON.

En pardonnant à Cléante.

ORGON.

Vous revenez toujours à votre but.

LISIMON.

Il ne m'est pas possible de m'en écarter.

ORGON.

Voilà un furieux entêtement.

LISIMON.

Vous avez beau dire. Je ne puis pardonner à ma Nièce, que vous ne pardonniez à votre fils.

ORGON (*en colere.*)

Ce n'est pas la même chose, encore une fois.

LISIMON.

Et moi je vous dis que c'est la même chose.

ORGON.

Quel homme!... Mais parbleu, je ne veux pas en avoir le démenti.

LI-

LISIMON.

Où allez-vous donc?

ORGON.

Nous verrons si vous résisterez à ses larmes.

## S C E N E XIX.

ORGON, LISIMON, CLARICE,  
TOINETTE.

ORGON (à Clarice.)

Venez, Madame, venez joindre vos prières à mes instances. Et vous, Lisimon, voyez si l'on peut rien refuser à une personne si charmante.

LISIMON.

Vos mesures sont inutiles, & je ne veux pas seulement la voir.

( Il sort. )

## S C E N E XX.

ORGON, CLARICE,  
TOINETTE.

ORGON.

IL a perdu l'esprit.

CLARICE.

Hélas!

D 3

TOI-

TOINETTE.

Peut-on pousser si loin l'opiniâtreté?

CLARICE *à Orgon.*

Il ne me reste donc plus d'espérance?

ORGON.

Votre Oncle m'impose des conditions si dures.  
Vouloir que je pardonne à mon fils!

CLARICE.

Mon bonheur vous touche foiblement, si cet  
obstacle vous arrête.

ORGON.

Me croyez-vous capable d'une telle foiblesse?

CLARICE.

En est-ce une que d'être Père?

ORGON.

Quoi! vous prétendriez . . .

CLARICE.

Vous avez déjà eu pour moi tant de bonté,  
Voulez-vous, par le refus d'une nouvelle grâce,  
me faire soupçonner que je ne les méritois pas,  
& que vous vous en repentez? Vous avez dai-  
gné m'accorder votre estime. Un sentiment plus  
tendre s'y est joint encore. Ma main ne vous a  
pas paru indigne de la vôtre; & quand je ne puis  
être

être à voi  
me dé  
faits, pa  
ceux de v

Ah! M

Vous e

Tout

Vous  
moi,

Votre  
nous.

Est-ce

Il est

Clair

être à vous, vous poussez la générosité jusqu'à me défendre. Mettez le comble à tant de bienfaits, par un bonheur d'autant plus grand, que celui de votre fils en fera la source.

TOINETTE.

Ah! Monsieur, cela fend le cœur.

ORGON.

Vous exigez de moi ce sacrifice!

CLARICE.

Tout ce que j'ai de plus cher y est attaché.

ORGON.

Vous abusez du pouvoir que vous avez sur moi.

CLARICE.

Votre fils est prêt à venir se jeter à vos genoux.

ORGON.

Est-ce que vous l'avez vû?

CLARICE.

Il est ici.

ORGON.

Cléante?

D 4

SCE.

## S C E N E XXI.

ORGON, LISIMON, CLEANTE,  
CLARICE, TOINETTE.

LISIMON.

Oui, le voilà. Prononcez sur son fort. Mais songez qu'en même tems vous prononcerez sur celui de ma Nièce.

ORGON.

Ah! te voilà, libertin.

CLEANTE.

Calmez votre courroux, mon Pere, & daignez m'entendre.

ORGON.

Oh, il va nous dire de belles choses!

LISIMON.

Patience.

ORGON.

Fils dénaturé!

CLEANTE.

Je mourrois plutôt que de mériter un titre si odieux.

ORGON.

Le beau mariage que vous avez fait!

CLEAN-

CLEANTE.

J'ose me flatter que vous l'excuseriez, si vous le regardiez du même œil que celui que vous avez voulu faire.

ORGON à *Lisimon*.

Il va me donner des conseils. (*à Cléante*.) Avez-vous aussi amené la digne personne que vous avez épousée?

CLEANTE.

Oui, mon Pere.

ORGON.

Quelle insolence!

LISIMON.

Moderez-vous, mon cher Orgon.

ORGON.

Moderez-vous vous-même, & laissez parler votre Nièce. Elle mérite mieux que vous d'obtenir ce qu'elle demande. Hé bien, Madame, serez-vous encore favorable à Cléante, après la hardiesse qu'il a de se présenter devant moi?

CLARICE.

Sa vûë ne fait qu'augmenter l'intérêt que je prens en lui.

ORGON.

Quelle bonté! (*à Cléante*.) Et vous ne la remerciez pas, ingrat que vous êtes?

D 5

CLEAN-

CLEANTE.

Madame sçait bien que ma reconnoissance ne  
cede qu'au profond respect que j'ai pour vous.

ORGON.

Elle sçait cela! Quel discours!

LISIMON.

Soyez sûr qu'elle en est aussi persuadée que moi.

ORGON.

A l'autre!

CLARICE.

Non, Monsieur, je n'en doute nullement.

ORGON.

L'excellent petit-cœur! Allez, Cléante, vous  
n'êtes pas digne de ses bontez ni des miennes...  
Mais enfin vous le voulez, Madame, & il faut  
bien vous satisfaire. Oui, si je pardonne à Cléan-  
te, ce n'est qu'en votre faveur, & qu'à condition  
que votre Oncle vous pardonne.

CLEANTE.

Ah; mon Pere! ah, Clarice!

ORGON.

Clarice!

LISIMON.

Oui, c'est Clarice que vous voyez!

TOI-

TOINETTE.

Elle-même.

ORGON à *Lisimon.*

Votre Nièce est sa femme!

LISIMON.

C'est sa femme, mais ce n'est pas ma Nièce.

ORGON.

Qu'entens-je?

LISIMON.

Pardonnez nous l'innocent stratagème dont  
nous nous sommes servis, pour vous faire con-  
noître le mérite de votre belle-fille.

CLARICE (à *Orgon.*)

C'est à moi à obtenir la grace de votre fils, &  
je vous la demande à genoux.

CLEANTE.

C'est à vos pieds que je l'attens.

LISIMON.

Allons, mon ami, montrez un cœur de Pere.

TOINETTE.

Allons, Monsieur, laissez-vous fléchir.

ORGON.

Je suis trompé, ... mais on ne peut l'être plus  
agréa.

60 *Le Consentement Forcé,*

agréablement. Voilà qui est fini ; levez-vous tous les deux. Je vous pardonne, je vous donne mon amitié, & je vous reconnois pour mes enfans.

CLEANTE.

Vous me rendez la vie.

(*Orgon embrasse Clarice.*)

CLARICE.

Je suis au comble de mes vœux.

LISIMON.

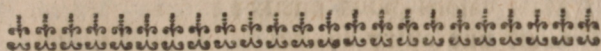
Votre réunion me charme ; ne songeons qu'à nous réjouir.

TOINETTE.

Voilà, je crois, le premier homme que l'amour ait rendu raisonnable.



DIVER-



## DIVERTISSEMENT.

### PREMIER AIR.

**L**A beauté, victime des ans,  
 Ne peut imprimer sur les sens  
 Que des traits passagers qui s'effacent comme elle ;  
 Mais comment résister à ce charme vainqueur,  
 Que prêtent aux yeux d'une Belle  
 Les dons de l'esprit & du cœur ?

*On danse.*

### SECOND AIR.

C'est par l'amour & par l'estime  
 Que sur un couple uni d'un lien légitime  
 Le vrai bonheur est dispensé.  
 Mais s'ils veulent qu'entre eux nul trouble ne s'é-  
 leve,

Ce que l'amour a commencé,  
 Il faut que l'estime l'acheve.

### VAUDEVILLE.

Jeune, on raille la vieillesse,  
 Vieux, on blâme la jeunesse,  
 Tel fronde jeunes & vieux,  
 C'est notre usage ordinaire ;

Mais

62 *Le Consentement Forcé,*

Mais valons-nous mieux ?  
C'est une autre affaire.

Mon fils n'a point de cervelle ;  
Le jeu, le vin, une Belle  
Le rendent fou, furieux.  
C'est le langage d'un Pere.  
Mais lui, vaut il mieux ?  
C'est une autre affaire.

Ma fille aime la fleurette ;  
C'est une langue indiscrette,  
Un esprit capricieux ;  
Ainsi s'exprime une Mere.  
Mais vaut-elle mieux ?  
C'est une autre affaire.

Un jeune Amant que lutine  
Une Maitresse mutine  
Est discret & serieux ;  
Mais a-t-il l'art de se taire,  
S'il est trop joyeux ?  
C'est une autre affaire.

Chez la Coquette volage  
Un vieillard par son langage  
En Amant peut s'ériger ;  
Mais dans l'Isle de Cythère  
Veut-il voyager ?  
C'est une autre affaire.

si

Si dans  
Le cœur  
Quel  
Mais un  
Sen ti  
C'est v

L'Andite  
Souvent  
Elevé une  
Mais l'im  
L'effr  
C'est

Des care  
Dorimon  
Il peut en  
Mais tti-  
Le feu  
C'est u

Qu'un Ar  
Et qu'un  
Au fond  
Veut il u  
On  
C'est

Chris, a  
Spar de l'  
le pouffe

Si dans l'amoureux Empire  
 Le cœur seul pouvoit suffire;  
 Quel seroit notre bonheur?  
 Mais un Amant qui sçait plaire  
 S'en tient-il au cœur?  
 C'est une autre affaire.

L'Auditeur pris par l'oreille,  
 Souvent comme une merveille,  
 Eleve une Pièce aux cieux;  
 Mais l'Imprimeur téméraire  
 L'offre-t-il aux yeux?  
 C'est une autre affaire,

Des careffes de Silvie  
 Dorimon se glorifie:  
 Il peut en être chéri;  
 Mais est-il de la commere  
 Le seul favori?  
 C'est une autre affaire.

Qu'un Amant nous sollicite,  
 Et qu'un baiser nous acquitte,  
 Au fond c'est peu que cela.  
 Veut il un plus doux salaire?  
 On lui dit, holà:  
 C'est une autre affaire.

Cloris, aux yeux du grand monde,  
 Sçait de l'Amour qu'elle fronde  
 Repousser tous les complots.

Mais

64 *Le Consentement Forcé, Comédie.*

Mais cette Prude sévère  
L'est-elle à huis clos ?  
C'est une autre affaire.

Sur la promesse éternelle  
De l'ardeur la plus fidelle  
Le mariage est fondé.  
Mais un serment si vulgaire  
Est-il bien gardé ?  
C'est une autre affaire.

Le mérite au cœur d'Aminte  
Ne scauroit porter d'atteinte ;  
L'amour même est en défaut.  
Mais lorsqu'un Millionnaire  
Lui livre l'assaut,  
C'est une autre affaire.

Dans un bal la jeune Hortence  
Berna la tendre éloquence  
D'un Procureur fort subtil.  
Il survint un Mousquetaire :  
Qu'en arriva-t-il ?  
C'est une autre affaire.

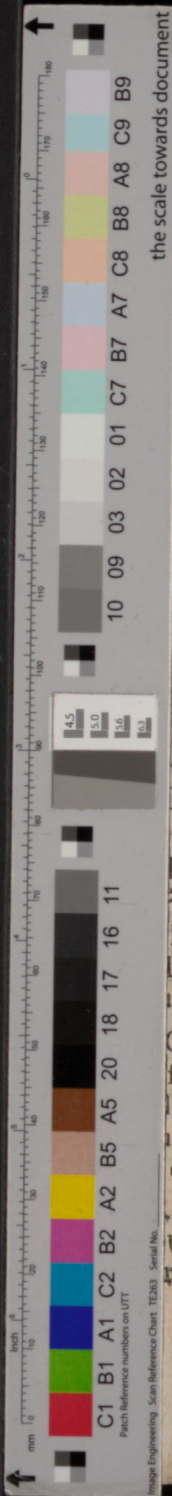
**AU PARTERRE.**

Lorsqu'on a par quelque ouvrage  
Mérité votre suffrage,  
Qu'on doit être glorieux !  
L'auteur, pour vous satisfaire,  
Voudroit faire mieux ;  
Mais c'est-là l'affaire.

**F I N.**







the scale towards document

TE.  
un vieillard est bien  
ce qu'il vous plaira.  
CE.  
ve tout le contraire,  
eur. Quelle femme  
rras où je me trouve?  
TE.  
ongez à vous. Je fors.

XVII.

LARICE.

ON.  
rté de joye, Mademoi-  
plus qu'à vous de me  
e tous les hommes.

ICE.  
lonfieur, puis-je vous  
e j'ai pour vous?

ON.  
ft pas cela que je vous  
uder, comme vous fai-  
ai seul peut me fatistai-  
dit que vous m'aimiez?

ICE.  
ute, & je suis prête en-  
r. Je vous aime, Mon-  
fieur,